

On vient de voir quel fut le premier résultat, le premier succès de cette démarche d'une hardiesse inouïe.

III

Pierre Millard était quinteux, bourru, très misanthrope à ses heures. Il avait éprouvé dans le commerce des pertes assez considérables, ce qui avait aigri son cœur, naturellement bon. Malgré ces revers, il avait sauvé du naufrage une assez jolie fortune. On le disait avare, mais c'était un peu exagéré. A certains jours, quand on savait le prendre et que les douleurs rhumatismales ne le faisaient pas trop souffrir, il était d'une grande bienveillance pour les souffreteux ; et ceux qui vivaient dans son intimité pouvaient citer à son acquit des traits de charité vraiment admirables.

Le bonhomme avait une manie, bien inoffensive d'ailleurs. Il avait la passion, non pas des antiquités, mais des antiquailles, ce qui, quoiqu'en dit Maurice, n'était pas l'indice d'un goût bien épuré. Seulement, M. Millard avait ses prétentions là-dessus, et bien venus étaient ceux qui choyaient ces prétentions ; parce que M. Millard avait la conviction que tous les objets de bric à brac qu'il avait accumulés, dans son cabinet *ad hoc*, pouvaient, au dire des connaisseurs, constituer un musée précieux. Réellement, sauf quelques articles de valeur, ce ne pouvait être qu'un fouillis de vieilleries les plus disparates. Tout cela ne coûtait pas cher et, aux yeux de M. Millard, c'était tout simplement splendide. Et ceux qui étaient admis à visiter ce sanctuaire devaient s'extasier, à peine d'encourir les disgrâces et les rancunes du propriétaire.

Madame Millard était la femme accomplie. Elle remplissait avec amour ses devoirs de femme dévouée, de mère et d'épouse sans reproches. Tous les jours se passaient dans la pratique des vertus modestes : le gouvernement de sa maison avec une sage économie et tous les principes d'une religion sans pruderie. Jamais femme n'éleva plus haut l'amour conjugal, la tendresse maternelle et la bonté pour tous ceux qui avaient quelque relation dans la maison.

Eugénie était, au moral, l'*alter ego* de sa mère. Avec cela, jolie, gentille au besoin, d'une douce et inaltérable gaîté, l'idole de son père dont elle faisait ordinairement ce qu'elle voulait avec ces délicieuses chatteringes dont les cœurs bons et expansifs ont le secret.

C'est sur cette charmante enfant que Maurice avait fondé ses plus chères espérances, car, hâtons-nous de le dire, les considérations matérielles, pécuniaires, n'entraient pour rien dans les convoitises du jeune homme. C'était un excellent cœur que Maurice. Et pour faire son chemin dans la société, rien ne lui manquait, ni les aptitudes, ni les talents, ni les lumières ; rien ne lui manquait que l'expérience et... la chance.

Ah ! la chance. On a beau dire, c'est la clef qui ouvre tous les avenir ; car cette chance a bien des noms, bien des synonymes. Quelque bien doué que vous soyez, quelques dispositions que vous ayez par le travail, vous réussirez rarement dans le monde, si la chance, sous quelque forme que vous la conceviez, ne vous ouvre la porte et ne vous conduise par la main jusqu'à ce qu'elle vous ait indiqué où est le trésor auquel vous donnerez le nom que vous voudrez.

IV

—Au revoir, avait dit Maurice en laissant M. Millard.

On conçoit que cet audacieux défi avait porté l'exaspération du bonhomme jusqu'au délire. Il était effrayant à voir avec ses cheveux hérissés, à pic sur le crâne, les yeux presque sortis de leur orbite, les lèvres convulsionnées. M. Millard était formidable dans ses emportements, mais ça ne durait qu'un instant, comme le passage d'une trombe. Il avait heurté un petit guéridon sur lequel était une vieille lampe, une relique, disait-il, laquelle était tombée et s'était brisée en éclats. Ce fut ce bruit insolite qui attira madame Millard.

M. Millard entraînait rarement dans ces accès de rage folle ; mais il ne fallait pas quelque chose de bien extraordinaire pour troubler la béate quiétude du bonhomme. Madame Millard savait cela, de sorte qu'elle s'en inquiétait peu ; car elle ne

tardait pas à dissiper ces mauvais nuages qui assombrissaient le foyer domestique. Elle avait toujours dans son excellent cœur un lénitif infailliable pour ces petites blessures de son cher époux.

—Mon Dieu, dit elle, de sa voix la plus suave, qu'y a-t-il donc, mon cher Pitro. Vous voilà méconnaissable. Comment pouvez-vous, homme sensé, raisonnable, vous livrer à d'aussi mauvaises passions.

—Ce que j'ai ; mais c'est incroyable, je vous dis que c'est monstrueux, voilà.

—Vous avez encore passé la nuit dans l'insomnie, avec tout le *pataclan* de vos vieilleries.

—Vous blasphémez, madame.

—Et vous avez probablement rêvé à la bête aux sept têtes. Réveillez-vous, mon ami. Voyons, mon petit Pitro, soyons sage. Dites à votre petite femme ce qui vous chagrine ; vous savez que, d'ordinaire, elle est bon médecin pour les maladies du cœur.

—Quand je te répète, Eulalie, que c'est une chose presque invraisemblable ; c'est comme celle dont parlait une fois madame de Sévigné qui ne trouvait pas assez d'adjectifs pour la raconter.

—Eh, mon cher, madame de Sévigné aimait quelquefois à faire du sentiment et du style, et elle le faisait bien ; mais elle savait consoler aussi.

—Quand on pense, continua M. Millard, un peu radouci, que j'ai été assez bête, c'est le mot, pour ne pas avoir, de prime abord, flanqué cet animal là à la porte.

—Des gros mots, allons, ce n'est pas joli.

—Tiens ; je devrais prendre des gants blancs, probablement. En vérité, Eulalie, avec tes petits airs d'aménité et de sainte nitouche, tu es parfois ridicule.

—Voyons, quand tu auras épuisé ton répertoire d'insanités, tu viendras au fait, peut-être.

—M'y voici ; autant me débarrasser de suite de ce poids qui me brise le cœur. Si je te disais qu'on est venu me demander la petite en mariage.

—La petite ?

—Oui, la petite, à nous, Eugénie.

—Eh bien ?

—Comment, eh bien ! Ça te paraît tout simple ; tu prends cela d'un air...

—Enfin, ce sont de ces choses qui arrivent, mon cher.

—Comment ! un homme que je n'ai jamais vu, ni connu...

—C'est différent.

—Tu es bien bonne, en vérité.

—C'est que, mon vieux, il y a de ces natures impétueuses, prime-sautières, qui, pour atteindre plus promptement la réalisation de leurs désirs, voudraient briser du coup tous les obstacles. Tels ces chaux fougues qui brûlent le pavé pour arriver plus vite au terme de leur course. Et peut-on savoir le nom de ce nouveau don Juan ?

—Tout simplement ce petit Maurice C., qui, faute de malade à tuer, voudrait se refaire d'une autre manière. Mais ce n'est pas tout.

—Ah ! il y a autre chose ?

—Il prétend, ce malotru, que la petite lui a donné des espérances.

—Bah ! ils en sont tous là, ces jeunes gens ; ils ont toujours comme cela des espérances en réserve. Et qui n'en a pas, d'espérances. Seulement, il arrive malheureusement que ces espérances sont souvent fallacieuses.

—Tu dis malheureusement ?...

—Sans doute, je parle en général. Toi-même, mon cher Pitro, n'as-tu pas fait souvent ces beaux rêves que la réalité a brisés ?

—Cependant, ce jeune escogriffe me paraît positif. Ne s'est-il pas rencontré quelque part avec Eugénie ?

Eugénie L. C. L.

(A suivre)

Lu sur l'album d'un dentiste :

« Ne vous faites jamais arracher toutes vos dents : le jour où vous vous mariez, vous ne pourriez plus vous en mordre les doigts ! »

CONSEILS DE TOILETTE

Les femmes bien élevées hésitent de plus en plus à recourir aux teintures. Seules, celles qui, par profession artistiques, par exemple, redoutent de blanchir, se résignent à cet ennuyeux et dangereux emploi. La meilleure preuve de ce retour au bon goût est que les grands coiffeurs consacrent des vitrines entières à l'exposition de leurs postiches gris ou blancs, depuis qu'on a reconnu combien ces chevelures sont plus seyantes que les couleurs artificielles.

Adoptez plutôt, en blanchissant, l'usage d'un léger velouté de poudre, d'iris si vous voulez. On jette avec une houpe, au hasard, sur la tête, à sa toilette du soir, et l'on brosse le lendemain matin. De cette façon, aucune parcelle ne tombe malproprement sur les effets. Enfin, cette pratique a l'immense avantage de nettoyer la tête et d'arrêter la chute des cheveux.

Les ongles étant la parure de la main, il faut absolument les soigner. Il est superflu d'aller jusqu'à l'emploi de l'émail et du polissoir, mais il est indispensable de les couper régulièrement, en recherchant la forme étroite et longue, ainsi que de les débarrasser des petites peaux qui en obstruent l'amande.

On repoussera celles-ci " toutes les fois " qu'on se lavera les mains, d'un coup de ponce caché sous la serviette. Cette habitude prise ne coûte pas vingt secondes de temps. En commençant ces pratiques si simples à peu près vers l'âge de quatorze ou quinze ans, quand l'ongle est assez dur pour les supporter, on acquerra sûrement des bouts de doigts effilés selon les exigences de l'élégance.

La main restera douce et blanche si on évite l'eau chaude, l'emploi inutile du savon que l'on remplacera par un peu de poudre d'iris, lorsqu'on n'a besoin que de se rafraîchir l'épiderme et non absolument de le nettoyer.

Trois ou quatre gouttes de glycérine préparée par le pharmacien, avec une légère addition d'acide phénique, versées chaque soir dans le creux de la main et étendues par une légère friction, seront le remède souverain aux altérations de la peau en hiver.

COUSINE JEANNE.

Les arbres à lait.—Des bois entiers de carité viennent d'être découverts, dans les vallées du Sénégal et du haut Niger. La carité est l'arbre à beurre des habitants de ces localités ; il est pour eux d'une grande ressource. Sa ressemblance avec le chêne est frappante ; mais son fruit est tout différent du gland. Le fruit de la carité est comme du beurre, et son apparence est celle de l'intérieur d'un marron ; sa couleur est blanche, et sa saveur est exquise ; on le ramasse en très grande quantité. On met ce fruit dans le four, pour le faire sécher, et on brise la coque, pour en extraire la chaire, qu'on transforme en pâte en la pétrissant ; ensuite on place cette pâte dans un récipient, contenant de l'eau froide ; on bat le tout, pour faire monter le beurre au-dessus de l'eau. Un second battage rend le beurre compact. Les populations du Sénégal et du Niger consomment journellement le beurre de carité ; mais non seulement il est employé pour la cuisine, mais encore pour l'éclairage à la lampe et pour la fabrication du savon de toilette. Les femmes enduisent leurs cheveux avec cette pâte. Le point de fusion de ce beurre végétal est assez élevé, ce qui est un avantage pour ces pays chauds. Suivant l'opinion du commandant Gaierie, ce beurre pourrait être consommé en Europe, où on pourrait l'utiliser encore pour faire des bougies. Ce dernier emploi serait certainement avantageux, puisqu'il existe des grandes forêts de carités sur les rives du Niger. L'Afrique produit aussi l'arbre à lait ou à tabayba. Son suc est excellent et abondant ; il constitue une boisson rafraîchissante et une nourriture fort saine. On fait couler le suc en pratiquant simplement une incision dans l'écorce. A la Guyane anglaise, on connaît aussi un arbre à lait : c'est le *hya-bya*, bien préférable au tabayba, de l'Afrique. Il paraît que le *hya-bya* coupé aux bords des rivières et des lacs où il croît, blanchit leurs eaux pendant une heure au moins.